

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

DEUXIÈME PARTIE.—LES AMOURS DU CHEVALIER.

XII. — L'ARRIVÉE.

(Suite)

Cette fenêtre donnait sur l'avenue, longue d'une demi-lieue, qui, depuis la grande route, conduisait au château.

A mi-chemin, à peu près, on voyait un cavalier qui s'avavançait, au pas de son cheval, dans la direction du château.

La distance ne permettait point de se rendre compte des traits de ce cavalier.

Réginald secoua doucement la tête.

—Chère fille,—dit-il,—es-tu bien sûre de ne point te tromper ? es-tu bien sûre que ce soit là ce brave jeune homme ?

—Ah !—s'écria Marguerite avec une indéfinissable expression,—si j'en suis sûre !...

—Mais, il est impossible que, d'ici, tu distingues le visage de ce cavalier....

—N'importe, je le reconnais....

—Tu le reconnais ?

—Oui.

—Mais, à quoi ?...

—Je ne pourrais le dire.... car je ne le sais pas.... mais je le reconnais.....

—Enfin.... — murmura Réginald avec un peu d'incrédulité,—tout à l'heure, nous verrons bien....

—Oui, mon père,—répondit Marguerite,—vous verrez.... vous verrez, si je me trompe....

—Voilà qui est singulier,—poursuivit le vieillard ; — car enfin, moi, dont les yeux distinguent dans la nue le faucon ou l'épervier, alors qu'ils ne paraissent encore qu'un point noir presque imperceptible, je vois au milieu de l'avenue un homme à cheval, sans doute ; mais, quand bien-même ce serait mon frère ou mon fils, je ne pourrais me vanter de le reconnaître....

Réginald et Marguerite avaient raison tous deux.

Marguerite était dans le vrai.

Le vieillard ne se trompait point.

A une semblable distance les yeux du corps étaient insuffisants, mais c'était avec ceux du cœur que Marguerite reconnaissait le nouveau venu.

La jeune fille n'avait point quitté la main de son père.

Elle l'entraîna hors du salon et le conduisit en haut de cet escalier, formant terrasse, qui dominait la cour d'honneur.

En ce moment, Denis, dont le regard perçant distinguait deux êtres animés sur la plus haute marche du perron du château, mit son cheval au galop.

Cette allure rapide grandit le cavalier comme par enchantement. Bientôt ses traits et les détails de son costume devinrent parfaitement distincts.

Alors, Marguerite, qui sentait battre violemment son cœur dans sa poitrine émue, s'écria, avec un accès de joie et de triomphe : — Eh bien, mon père ! eh bien, vous voyez !

—C'est donc bien lui ?—demanda Réginald.

—Oui, c'est lui, mon père !... c'est bien lui !

Cependant Denis avait franchi le reste de la distance qui le séparait des premières marches du perron.

Il arrêta son cheval avec toute la grâce d'un cavalier accompli, il sauta légèrement à terre, et, jetant la bride sur le cou de sa monture, il mit le chapeau à la main et s'inclina profondément devant le baron, qui, de son côté, venait à sa rencontre.

—Monsieur le baron,—dit-il,—j'espère que vous excuserez la liberté que je prends de me présenter ainsi chez vous, sans avoir l'honneur d'être connu de vous, mais....

Denis ne put en dire davantage.

Réginald l'interrompit vivement.

—Vous excuser !... — s'écria le vieillard,—vous excuser d'être ici, chez celui qui vous doit plus que la vie !... Ah ! mon enfant, mon fils.... vous voyez bien que mes bras vous sont ouverts, et que mon plus ardent désir est de pouvoir vous presser contre mon cœur....

Et, en effet, le baron s'avavançait vers Denis, les bras tendus. Le vieillard et le jeune homme s'unirent dans une étreinte affectueuse.

Le prétendu chevalier de Navaille s'inclina ensuite devant Marguerite, dont une vive rougeur vint colorer le front et les joues.

—Ah ! monsieur !... — murmura-t-elle,—pourquoi, quand je vous suppliais, m'avoir si longtemps refusée ? Mais enfin, puisque vous êtes venu.... puisque vous voilà.... je vous pardonne le chagrin que vous m'avez fait.

Denis saisit la petite main de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec l'expression d'une émotion passionnée.

—Mon ami.... mon enfant.... —dit Réginald en s'adressant à Denis,—vous devez avoir besoin de vous reposer.... vous avez faim peut-être. Venez avec moi dans ce château, qui, désormais, est le vôtre aussi bien que le mien.

Et, tout en parlant ainsi, le vieillard faisait un mouvement pour remonter avec son hôte et avec sa fille les marches du perron.

Mais voici que soudain les deux grands lévriers qui avaient accompagnés leur maître, et qui se tenaient un peu en arrière, hérissèrent leur poil, firent entendre un sourd grondement, et montrèrent au jeune homme une double rangée de dents très blanches et menaçantes.

—Arrière, Pluton !... arrière, Phanos !... —cria Réginald irrité ; — qu'avez-vous donc fait de votre instinct, méchants animaux ! Ne voyez-vous donc pas qu'il ne faut point gronder et montrer les dents contre l'ami qui m'accompagne mais ramper devant lui et lui lécher les mains en signe d'affection et de reconnaissance ?

Pluton et Phanos ne tinrent aucun compte de cette admonition. Leur grognement sourd se changea en hurlement rauque, et ils n'adoucirent point l'étincelle de leurs yeux farouches.

—Monsieur le baron,—dit Denis avec un sourire un peu contraint,—décidément je suis suspect à vos deux beaux lévriers !

—Ah !—répliqua M. de Kergen,—c'est bien étrange, et je n'y comprends rien ! Pour la première fois de ma vie, je vois en défaut l'admirable instinct des chiens de cette race !... Allons, au chenil, vilaines bêtes !...

Et le baron accompagna ces dernières paroles d'un violent coup de pied envoyé à chacun de lévriers.

Pluton et Phanos, ainsi maltraités, s'enfuirent ; mais ils continuèrent, de loin, à hurler d'une façon sinistre.

—Ma vieille nourrice disait que c'est un présage de mauvaise augure.... —murmura Marguerite, attristée, malgré elle, au milieu de sa joie.

XIII. — L'INCENDIE.

Le moment serait arrivé de tracer les lignes riantes d'un tableau doux et frais. On devine que nous voulons parler des bucoliques amours de Denis Poulailler et de la charmante et naïve Marguerite de Kergen.

Mais à quoi bon ? A peine aurions-nous ébauché les premiers plans de ce tableau gracieux, que nous verrions d'une façon subite les couleurs de notre palette s'assombrir et l'idylle tourner au drame. Contentons-nous donc d'un précis historique tracé rapidement et avec toute la sécheresse des classiques petits ouvrages du révérend père Loriquet.

Nous le savons depuis longtemps, Denis aimait Marguerite.

De son côté, la jeune fille avait donné tout son cœur et toute son âme à celui qu'elle croyait être le chevalier Raoul-Hector de Navailles.

Comment ne l'aurait-elle pas aimé ! N'était-il pas jeune et beau, et brave, et dévoué ? Ne lui avait-il pas sauvé la vie ?

Enfin,—et nos lecteurs en conviendront sans peine,—Denis Poulailler, sous son éclatant pseudonyme, se présentait dans les meilleures de toutes les conditions requises pour être un véritable héros de roman.

Quand au vieux baron de Kergen, il était le spectateur tranquille et souriant de cette églogue.

Dans son cœur il appelait déjà son fils celui qui avait été le sauveur de sa fille chérie.

Rien au monde, d'ailleurs, ne pouvait exciter sa méfiance ou faire naître quelques soupçons à l'endroit de Raoul de Navailles. Lors d'un voyage en France, qui remontait à des années déjà bien éloignées, il s'était trouvé en rapport avec plusieurs membres de la maison de Navailles, qu'il savait riche, considérée, et sur un fort bon pied à la cour.

Le baron ne pouvait donc considérer que d'un œil favorable une alliance avec les Navailles.

Sans aucun doute, son premier soin aurait dû être d'aller à Paris, où il avait conservé quelques relations, et de demander des renseignements étendus sur le compte du chevalier Raoul ; mais nous le répétons, le bon vieillard était complètement aveugle par la reconnaissance qu'il avait vouée au jeune homme et par la sympathie qu'il ressentait pour lui.

Denis, d'ailleurs, n'avait tenté encore aucune démarche officielle, et, depuis deux semaines, il habitait le château de Kergen, sans avoir fait une seule ouverture au baron, relativement à ses désirs et à ses espérances.

Ses espérances avons-nous dit.